

Jules Lequier
Comment trouver,
comment chercher
une première vérité?

suivi de
Abel et Abel

L'éclat/poche



«Lequier, à toi toujours!» s'écrie André Breton dans l'avant-dire de *Nadja*, et Xavier Tilliette ajoute: «Lequier est un des rares philosophes qui font aimer d'emblée la philosophie, par le frémissement qu'il communique, par l'urgence qui le talonne, par ce langage direct, inhabituel, sans fioritures ni abstractions.» C'est dire combien nous espérons que cette nouvelle édition de certains de ses écrits puisse suggérer à notre siècle un *retour* à Lequier (1824-1862), qui a posé en des termes jamais égalés la question de la liberté et du libre arbitre, au point que la philosophie de Lequier accomplit une vraie révolution de l'esprit au sein même de la tradition chrétienne. « Je suis libre. Je suis, par-delà ma dépendance, indépendant, je suis une indépendance dépendante; je suis une personne responsable de moi, qui suis mon œuvre, à Dieu qui m'a créé créateur de moi-même. »

Le volume comprend également *Une biographie de Lequier* par Prosper Hémon, établie par Gérard Pyguillem, le très étonnant *Incommunicable secret caché sous ce mot 'Nous'*, et d'autres textes.

COMMENT TROUVER, COMMENT CHERCHER
UNE PREMIÈRE VÉRITÉ ?

*

ABEL ET ABEL

*

L'INCOMMUNICABLE SECRET CACHÉ SOUS CE MOT 'NOUS'
ET AUTRES FRAGMENTS DU MS 267

*

NOTICE BIOGRAPHIQUE DE JULES LEQUIER

*

APPENDICES



JULES LEQUIER,
Statue par Charles-Édouard Elmerich (voir n.7, p. 220)

J U L E S L E Q U I E R
C O M M E N T T R O U V E R ,
C O M M E N T C H E R C H E R
U N E P R E M I È R E V É R I T É ?

*

L'INCOMMUNICABLE SECRET
CACHÉ SOUS CE MOT 'NOUS'

ET AUTRES FRAGMENTS DU MS 267

texte établi par Michel Valensi

*

A B E L E T A B E L

*

NOTICE BIOGRAPHIQUE
DE J U L E S L E Q U I E R

par Prosper Hémon

Textes établis et présentés par Gérard Pyguillem

*

APPENDICES DE

Jules Lequier, Claude Morali,

Gérard Pyguillem & Michel Valensi

ÉDITIONS DE L'ÉCLAT

*Ce volume reprend et enrichit les deux ouvrages de Jules Lequier
parus au XX^e siècle (1985 et 1991) aux Éditions de l'éclat
dans la collection « Philosophie imaginaire ».*

N.d.é.

« ... de menus événements s'étant articulés les uns aux autres d'une manière déterminée (feuille de charmille de Lequier, à toi toujours!) ... »

André Breton, Avant-dire à *Nadja*

Cette édition de Jules Lequier dans la collection L'éclat/poche reprend (et enrichit) l'intégralité des deux volumes parus aux Éditions de l'éclat en février 1985 et septembre 1991.

Le premier, qui inaugurerait le catalogue des éditions, comprenait Comment trouver, comment chercher une première vérité?, préfacé par le philosophe Claude Morali (1934-2016) qui nous avait fait l'amitié de présenter ce premier livre; la Vie imaginaire de Lequier par Michel Valensi et la Dernière page de Lequier, que l'éditeur Guy Lévis Mano (GLM) avait publié dans une élégante plaquette non cousue en décembre 1969, sous le titre Je vois un pays aride. Ces trois textes sont repris ici dans les Appendices. Les notes sont de l'éditeur et sont quelquefois reprises de l'édition des Œuvres complètes, établie par Jean Grenier.

Le second comprenait Abel et Abel et la Notice biographique de Jules Lequier par Prosper Hémon, dont les textes furent établis et présentés par Gérard Pyguillem (1920-2001). Entre les deux, nous avons ajouté le très étonnant inédit: L'incommunicable secret caché sous ce mot 'NOUS', dont nous avons établi le texte à partir des manuscrits de la Bibliothèque universitaire de Rennes, auxquels nous eûmes accès en 1984, grâce à l'amabilité et à la diligence de son conservateur d'alors, M. Jacques Brelivet. Depuis, la numérisation du Fonds Lequier par le Service commun de documentation (SCD) de la Bibliothèque a permis une nouvelle consultation pour préciser certains détails et compléter avantageu-

sement cette nouvelle édition d'autres fragments du même manuscrit. Que la Bibliothèque et son personnel soient ici remerciés pour leur diligence et leur disponibilité.

À cet ensemble, nous avons ajouté en appendice, outre les textes repris du premier volume, un hommage à Gérard Pyguillem et deux textes de ce dernier consacrés à Lequier. Ce triptyque, à la mémoire de cet homme dont, comme nous l'écrivions, Lequier fut le « tourment », a paru en février 2010 dans le premier numéro des Cahiers Jules Lequier, fondés par Goulven Le Brech, qui poursuivent toujours leur chemin, défrichant et déchiffrant Lequier, et dont les différentes livraisons donnent à lire de nombreux inédits et de précieuses études et recherches. La revue est consultable sur le site <http://juleslequier.wordpress.com/>

*

Cette nouvelle édition paraît en même temps que la réédition du livre du Père Xavier Tilliette (s.j.) (1921-2018), Jules Lequier ou le tourment de la liberté, paru initialement en 1964 aux éditions Desclée de Brouwer.

Souhaitons que ce diptyque suggère à notre siècle, qui a trop souvent troqué la philosophie pour le bavardage médiatique, un retour à Lequier, qui est, écrit Tilliette, « un des rares philosophes qui font aimer d'emblée la philosophie, par le frémissement qu'il communique, par l'urgence qui le talonne, par ce langage direct, inhabituel, sans fioritures ni abstractions ». À ce titre, est toujours actuelle l'injonction de cet autre 'Breton', briochin de cœur, que nous avons donnée en exergue : « ... Lequier, à toi toujours ! »

COMMENT TROUVER, COMMENT CHERCHER UNE PREMIÈRE VÉRITÉ?¹

FAIRE —

*Qui facit veritatem... cognosces de doctrina
utrum ex Deo sit an ego a me ipso loquar.*

Nov. Test.²

1. Ce titre est en fait le sous-titre de l'ensemble de textes intitulé *Le problème de la science*, donné par Lequier lui-même dans le ms 268 f° 5v et repris par Renouvier et les éditeurs successifs (Dugas, puis Grenier). Dans les *Œuvres complètes* (p. 12), Grenier précise que « dans le même manuscrit f° 4r, Lequier avait inscrit un autre titre : *Discours sur la recherche d'une première vérité*. Enfin, dans le même ms, f° 5r, il avait choisi comme titre : *Discours sur le choix d'un point de départ dans la recherche d'une première vérité* », et Grenier ajoute : « Analyse : L'esprit a une exigence de vérité qu'il ne sait comment satisfaire. (I) Il veut ne se rendre qu'à l'évidence, mais celle-ci à son tour à besoin d'être fondée. (II) Le recours à la croyance et à l'action interdit toute vérifiabilité. (III) Malgré la puissance de l'idée de nécessité, il faut admettre la liberté comme *postulatum* (IV) et tirer les conséquences de ce *postulatum* pour l'homme et pour Dieu (V, VI, VII). » En outre, Renouvier sous-titre son volume : « Fragments posthumes » que nous ne reproduisons pas, nous rangeant à l'opinion d'Augusto Del Noce, éditeur de Lequier en italien (voir ici-même la note en page 400).

2. Jean 7, 17 (qui donne toutefois : *Qui facit voluntatem ejus*) : « Celui qui veut faire la vérité [*en fait : sa volonté*], il connaîtra si ma doctrine vient de Dieu ou si je parle de mon propre chef. »

INTRODUCTION

En matière de métaphysique, j'oserai mettre un enfant au-dessus même d'un bon et sage laboureur qui n'a rien lu. Quelles étonnantes questions ! Que d'audace et de rectitude, que de simplicité et de profondeur dans sa manière de poser les problèmes ! Quel empressement, quelle patience à écouter les réponses qu'on lui fait ! Et souvent quel regret naïf de ne les pas comprendre !

Par malheur en devenant homme, il perd sa modestie avec ses avantages. Ce n'est pas tout à fait sa faute : la langue le trompe, l'exemple l'entraîne, l'autorité le tyrannise. On le prend par ses vertus pour le séduire, et il s'attache aux erreurs qu'on lui enseigne, de toute l'affection qu'il porte à ceux qui lui promettaient la vérité. J'ai subi la loi commune et j'aurais beaucoup à désapprendre ; mais à l'égard de ces grandes questions du libre arbitre et de la Providence, les raisonnements des doctes n'ont jamais rien pu sur moi. On me donnait en abondance de longues et diverses explications ; j'ai fait comme l'enfant, j'ai écouté et je n'ai point compris. Enfin, comparant ce luxe d'arguments et de lumières, où s'anéantissent l'une après l'autre les deux vérités dont on voulait montrer l'accord, à ma fière indigence qui, du moins, me les conservait dans leur intégrité, j'en suis venu à reconnaître que l'un de mes plus anciens souvenirs était aussi pour moi l'un des plus instructifs.

Il est une heure de l'enfance qu'on n'oublie jamais : celle où l'attention venant à se concentrer avec force sur une idée, sur un mouvement de l'âme, sur une circonstance quelquefois vulgaire, nous ouvrit, par une échappée inattendue, les riches perspectives du monde intérieur : la réflexion interrompit les jeux, et, sans l'aide d'autrui, l'on s'essaya pour la première fois à la pensée.

Un jour, dans le jardin paternel, au moment de prendre une feuille de charmille, je m'émerveillai tout à coup de me sentir le maître absolu de cette action, tout insignifiante qu'elle était. Faire, ou ne pas faire ! Tous les deux si également en mon pouvoir ! Une même cause, moi, capable au même instant, comme si j'étais double, de deux effets tout à fait opposés ! Et, par l'un ou par l'autre, auteur de quelque chose d'éternel, car quel que fût mon choix, il serait désormais éternellement vrai qu'en ce point de la durée aurait eu lieu ce qu'il m'aurait plu de décider. Je ne suffisais pas à mon étonnement ; je m'éloignais, je revenais, mon cœur battait à coups précipités.

J'allais mettre la main sur la branche, et créer de bonne foi, sans savoir, un mode de l'être, quand je levai les yeux et m'arrêtai à un léger bruit sorti du feuillage.

Un oiseau effarouché avait pris la fuite. S'envoler, c'était périr : un épervier qui passait le saisit au milieu des airs.

C'est moi qui l'ai livré, me disais-je avec tristesse : le caprice qui m'a fait toucher cette branche, et non pas cette autre, a causé sa mort. Ensuite, dans la langue de mon âge (la langue ingénue que ma mémoire ne retrouve pas), je poursuivais : Tel est donc l'enchaînement des choses. L'action que tous appellent indifférente est celle dont la portée n'est aperçue par personne, et

ce n'est qu'à force d'ignorance que l'on arrive à être insouciant. Qui sait ce que le premier mouvement que je vais faire décidera dans mon existence future ? Peut-être que de circonstance en circonstance toute ma vie sera différente, et que, plus tard, en vertu de la liaison secrète qui par une multitude d'intermédiaires rattache aux moindres choses les événements les plus considérables, je deviendrai l'émule de ces hommes dont mon père ne prononce le nom qu'avec respect, le soir, près du foyer, pendant qu'on l'écoute en silence.

Ô charme des souvenirs ! La terre s'embrasait aux feux du printemps et la mouche vagabonde bourdonnait le long des allées. Devant ces fleurs entr'ouvertes qui semblaient respirer, devant cette verdure naissante, ces gazons, ces mousses remplis d'un nombre innombrable d'hôtes divers ; à ces chants, à ces cris qui tranchaient par intervalles sur la sourde rumeur de la terre en travail, si continue, si intense, et si douce qu'on eût cru entendre circuler la sève de rameau en rameau et bouillonner dans le lointain les sources de la vie, je ne sais pourquoi j'imaginai que depuis ma pensée jusqu'au frémissement le plus léger du plus chétif des êtres, tout allait retentir au sein de la nature, en un centre profond, cœur du monde, conscience des consciences, formant de l'assemblage des faibles et obscurs sentiments isolés dans chacune d'elles un puissant et lumineux faisceau. Et il me parut que cette nature, sensible à mon angoisse, cherchait en mille façons à m'avertir : tous les bruits étaient des paroles, tous les mouvements étaient des signes. Debout au pied d'un vieil arbre, je le regardais avec inquiétude et avec une sorte de déférence, quand, la brise passant, il inclinait ou secouait lentement sa tête chenue. Quel est cet oiseau de proie dont j'affronte les

serres, disais-je en moi-même, ou quel est ce sort glorieux que je me prépare ? Toutefois, j'avançaï la main, je saisis la feuille fatale.

Mais si cette détermination présente, au lieu de commencer une suite d'événements, continuait la suite des événements passés par un autre dès longtemps certain pour quelque être supérieur à moi, et arrivant à son heure dans cet ordre général que je n'avais point fait ? Si me sentir souverain dans mon for intérieur, c'était, au fond, ne sentir pas ma dépendance ? Si chacune de mes volontés était un effet avant d'être une cause, en sorte que ce choix, ce libre choix, ce choix en apparence aussi libre que le hasard, eût été réellement (n'y ayant point de hasard) la conséquence inévitable d'un choix antérieur, et celui-ci la conséquence d'un autre, et toujours de même, à remonter jusqu'à ces temps dont je n'avais nulle mémoire ? Ce fut dans mon esprit comme l'aube pleine de tristesse d'un jour révélateur. Une idée... Ah ! Quelle idée ! Quelle vision ! J'en suis ébloui. L'homme aujourd'hui en rassemblant les réminiscences de ce trouble extraordinaire qu'éprouva l'enfant, l'éprouve derechef ; je ne peux plus distinguer les angoisses de l'un des angoisses de l'autre ; la même idée, terrible, irrésistible, inonde encore de sa clarté mon intelligence, occupant à la fois toute la région et toutes les issues de la pensée. Je ne sais comment peindre le conflit de ces émotions.

En un point de ce vaste monde animé d'un mouvement continu et continuellement transformé, où d'instant en instant rien ne se produisait qui n'eût la raison de son existence dans l'état antérieur des choses, je me vis au-delà de mes souvenirs ; je me vis à mon origine, moi, ce nouveau-né qui était moi, ce moi étranger qui

commença mon être, je le vis déposé à son insu en un point de cet univers : mystérieux germe destiné à devenir avec les années ce que comportaient sa nature et celle du milieu complexe qui l'entourait. Puis, dans les perspectives de la mémoire de moi-même, que je prolongeai des perspectives supposées de ma vie future, je m'apparus : multiplié en une suite de personnages divers, dont le dernier, s'il se tournait vers eux, un jour, à un moment suprême, et leur demandait : Pourquoi ils avaient agi de la sorte ? Pourquoi ils s'étaient arrêtés à telle pensée ? les entendrait de proche en proche en appeler sans fin les uns les autres. Je compris l'illusion de murmurer au moment d'agir ces mots dérisoires : Réfléchissons, voyons ce que je vais faire ; et que j'aurais beau réfléchir, je ne parviendrais pas plus à devenir l'auteur de mes actes par le moyen de mes réflexions que de mes réflexions par le moyen de mes réflexions ; que si j'avais le sentiment de ma force, car je l'avais pourtant le sentiment de ma force propre, si j'en étais parfois débordé, c'est que je la sentais en moi à son passage, c'est qu'elle me submergeait d'une de ses vagues, la force occupée à entretenir ce flux et reflux universel. Je connus que, n'étant pas mon principe, je n'étais le principe de rien ; que mon défaut et ma faiblesse étaient d'avoir été fait ; que quiconque a été fait, a été fait dénué de la noble faculté de faire ; que le sublime, le miracle aussi, hélas ! et l'impossible était d'agir : n'importe où en moi et n'importe comment, mais d'agir ; de donner le premier branle, de vouloir un premier vouloir, de commencer quelque chose en quelque façon (que n'eussé-je pu si j'eusse pu quelque chose !), d'agir, une fois, tout à fait de mon chef, c'est-à-dire d'agir : et sentant, par la douleur d'en perdre l'illusion, la joie qu'on aurait eue à posséder

un privilège si beau, je me trouvai réduit au rôle de spectateur, tour à tour amusé et attristé d'un tableau changeant qui se dessinait en moi sans moi, et qui, tantôt fidèle et tantôt mensonger, me montrait, sous des apparences toujours équivoques et moi-même et le monde, à moi toujours crédule, et toujours impuissant à soupçonner mon erreur présente ou à retenir la vérité : ne fût-ce que cette vérité, maintenant si claire à mes yeux, de mon impuissance invincible à me défaire jamais d'aucune erreur, si, par une autre erreur, j'en tentais l'effort inutile et inévitable. Une seule, une seule idée, partout réverbérée, un seul soleil aux rayons uniformes : Cela que j'ai fait était nécessaire. Ceci que je pense est nécessaire. L'absolue nécessité pour quoi que ce soit d'être à l'instant et de la manière qu'il est, avec cette conséquence formidable : le bien et le mal confondus, égaux, fruits nés de la même sève sur la même tige. À cette idée, qui révolta tout mon être, je poussai un cri de détresse et d'effroi : la feuille échappa de mes mains, et comme si j'eusse touché l'arbre de la science, je baissai la tête en pleurant.

Soudain je la relevai. Ressaisissant la foi en ma liberté par la liberté même, sans raisonnement, sans hésitation, sans autre gage de l'excellence de ma nature que ce témoignage intérieur que se rendait mon âme créée à l'image de Dieu et capable de lui résister, puisqu'elle devait lui obéir, je venais de me dire, dans la sécurité d'une certitude superbe : Cela n'est pas, je suis libre.

Et la chimère de la nécessité s'était évanouie, pareille à ces fantômes formés pendant la nuit d'un jeu de l'ombre et des lueurs du foyer, qui tiennent immobile de peur sous leurs yeux flamboyants, l'enfant, réveillé en sursaut, encore à demi perdu dans un songe : complice du pres-

tige, il ignore qu'il l'entretient lui-même par la fixité du point de vue, mais sitôt qu'il s'en doute, il le dissipe d'un regard au premier mouvement qu'il ose faire¹.

1. Cette introduction, connue sous le titre *La feuille de Charmille* « n'est pas un simple épisode de la vie de Lequier ; elle est un mouvement décisif, solennel de cette vie, celui qui le marque pour sa destinée, le sacre philosophe », écrit L. Dugas dans l'édition du texte qu'il publie dans un tiré-à-part de la *Revue de Métaphysique et de Morale* en mars 1914 (réédité *in extenso* dans le *Cahier Jules Lequier* 9/2022). En juillet 1913, il avait écrit à son ami Louis Prat : « *La feuille de Charmille* est du Platon et mieux que Platon. J'en suis émerveillé, ébloui. [...] Beaucoup de Lequier ressemble à du Platon subtil, tendu, mais reste même alors non négligeable. Et cet homme a le sens du tragique de la pensée ; il donne le frisson métaphysique, comme Pascal » (*Lettres de L. Dugas à L. Prat (1906-1936)*, texte établi par Gérard Pyguillem, ms inédit). Dans son édition, Dugas rapporte de nombreuses variantes tirées de quatre manuscrits qui lui furent confiés par Prosper Hémon. Nous rapportons ici la dernière qui continue le texte après « qu'il ose faire » : « Encore à moitié perdu dans un songe... Plus prompt que le rayon du matin, une idée franchit l'horizon, une idée, ah ! quelle idée ! Le trouble de l'homme d'aujourd'hui se mêle au trouble de l'enfant. Comment exprimer la multitude et la violence de ces émotions ! À peine si je distingue dans mon propre trouble les réminiscences du trouble extraordinaire qu'éprouva l'enfant ; je m'arrête, lassé d'avance de la fatigue de l'exprimer. De même que cette minute mêla l'avenir au présent, au présent se mêle mon propre trouble d'aujourd'hui. Quelle vision ! Il me semble qu'elle revient encore... ; de même que cette minute, embrassa, agrandit le présent, accrut l'émotion ... image de l'avenir (barré) fidèle à sa propre menace. À peine si l'homme d'aujourd'hui distingue de son trouble la réminiscence de ce trouble extraordinaire qu'éprouva l'enfant, et je m'arrête, je m'arrête, accablé d'avance de la fatigue de l'exprimer ; une idée terrible... »

PREMIÈRE PARTIE¹

Quand je considère ma vie passée, je trouve que mes fautes, non pas celles-là que (chose étrange) je me reprochais en les faisant, mais celles que je me suis reprochées seulement après coup, avaient eu leur origine dans des erreurs qui en un sens avaient été des fautes aussi, et que je corrigeais, si je les corrigeais, tantôt par des vérités tardives, tantôt par d'autres erreurs que je reconnaissais dans la suite être pires quelquefois : le tout, je dois en convenir, un peu au gré de la fortune. Un peu, dis-je ? Tellement à vrai dire, qu'examinant aujourd'hui la trame diverse de mes pensées, si étroitement liées à mes impressions, mes impressions nécessairement subordonnées aux circonstances, et les circonstances à tant

1. Grenier précise que le ms 268 f^o33 porte les notations suivantes se rapportant à cette première partie :

« J'ai été jusqu'à présent sous l'empire du préjugé : je vais rompre le charme et me mettre à la recherche d'une première vérité. » « Qu'est-ce que la vérité ? Je ne puis le dire. Si je pouvais, j'aurais cette première vérité que je cherche. » « Mais j'ai pourtant l'idée de la vérité, sans quoi je ne pourrais pas même la chercher. » « J'ignore et je cherche à connaître. Mais comment alors que j'ignore, puis-je passer de l'ignorance à la science : par quel moyen, par quelle voie ? (artifice) Comment puis-je me diriger vers la science, par quelle science ? Pour chercher il faudrait savoir comment chercher, autrement je ne puis compter que sur la fortune et sur une brusque apparition de la science se succédant à l'ignorance. Alors la science me dira ... » « Ai-je un plan pour marcher ? Ai-je ma voie déjà tracée ? Alors qui l'a tracée ? »

d'égards indépendantes de moi, je me vois pris de la crainte de donner trop aux sentiments de mes torts ; et dans mon embarras d'apprécier comme il faut ma force et ma faiblesse, je serais tenté d'employer à me justifier ma propre incertitude sur l'une et sur l'autre. Mais un instinct, un invincible instinct en moi s'y oppose, et m'oblige à croire que sur un très grand nombre d'occasions, dont il me laisse à la rigueur excepter chacune, si je veux, successivement, il y en a eu beaucoup, il y en a eu plusieurs où mon effort pour parvenir à la vérité a été moindre et moins bien dirigé qu'il ne pouvait être.

Dût cet instinct me tromper lui-même, encore mon erreur serait-elle de toutes la plus noble et, tout considéré, la moins dangereuse. Supposé donc qu'il ne me trompe pas, je comprends alors, quoique d'une manière confuse, comment, lorsque des réflexions nouvelles, nées en moi à la faveur des nouvelles conjonctures, m'apportaient une connaissance qui rectifiait mes jugements antérieurs, plus cette vérité était simple et imposante, plus il m'eût été aisé de l'acquérir auparavant et de susciter de moi-même les réflexions dont elle était le fruit. Souvent même j'avais assemblé des idées et dit : Cela est. Mais la portée de mes paroles me dépassait, et puisque je ne savais pas que je savais, en effet je ne savais pas : aussi bien n'avais-je point tenu compte de cette connaissance dans mes actions ; et c'est en vain que plus impartial dans mes jugements sur autrui, je m'étais éclairé sans peine de la vue de ses torts : j'avais perdu cette lumière au moment de m'en donner de semblables ; et il se trouvait que j'avais été sévère à son égard, longtemps avant d'être juste envers moi qui n'avais pas profité de son exemple.

J'ai donc, non seulement (chose affreuse) fait mentir

ma conscience en faisant le mal, et il faut bien plier sa fierté jusqu'à ces aveux sous peine d'avoir à transformer ses remords en applaudissements ou, ce qui fait trembler, sous peine de n'en point avoir, mais je me suis maintes fois trompé, alors que j'aurais pu ne me tromper pas. Je me suis laissé prendre à des apparences. Quelquefois j'ai fait plus : je me suis trompé presque sciemment, ayant à cela une sorte d'intérêt sans doute, mais un intérêt bien autrement sérieux et durable à ne le pas faire ; et j'ai été mon flatteur et mon complice, au lieu d'être mon conseiller attentif et intègre. J'ai laissé oisive, en moi, une puissance qu'il ne tenait qu'à moi d'exercer pour mon avantage. J'allais, entraîné, quelquefois m'entraînant, satisfait de consacrer par une approbation superflue ce qu'avait décidé de moi, sinon la volonté des hommes, au moins le concours des événements. Quelquefois j'ai pris l'alarme et j'ai cru m'éveiller ; je disais que je m'éveillais, et j'entrais dans un autre songe.

Je veux rompre le charme ; et, résolu, d'apporter désormais plus de circonspection à former mes jugements, fort de ma sincérité et soutenu aussi dans mon entreprise par le juste espoir que l'emploi de toutes mes facultés à un si digne usage ne saurait être un travail sans fruit, je m'appliquerai tout d'abord à entrer dans le recueillement nécessaire pour la recherche de la vérité. Toutefois, comme il est sage de régler ses prétentions plutôt sur ses moyens que sur ses désirs, et que, même restreinte à sa moindre étendue, la tâche ne laissera pas que d'être grande, je me borne aujourd'hui à la recherche d'une vérité à l'égard de laquelle il me soit radicalement impossible de concevoir un doute, et qui une fois reçue dans mon esprit y reste inébranlable. Cette vérité, si humble et si peu féconde qu'elle puisse être par elle-même, de

cela seul qu'elle sera marquée de ce caractère éminent de la certitude, ne saurait manquer d'être féconde à un point de vue : car, ou je serai conduit à une vérité unique de son espèce, et alors, selon que je peux conjecturer, il sera curieux et instructif d'apprendre pourquoi elle a entre toutes ce caractère, ou le même moyen qui m'aura servi à la trouver pourra me servir à en trouver d'autres.

Mais comme je ne dois rien préjuger dans la recherche que je commence et où je mettrai tous les soins dont je suis capable, je remarque d'avance que cette vérité que j'aspire à trouver sera peut-être cela même qu'il ne m'est donné de rien savoir, au degré du moins où j'ambitionnerais de savoir ; mais enfin je saurai cela ; et pourquoi cette connaissance ne contiendrait-elle pas d'utiles et profonds enseignements ? Encore faut-il être préparé à les entendre. De me prêter tout d'abord à une supposition qui aille plus loin encore, et d'imaginer que le résultat de ma recherche puisse être de me convaincre qu'en dépit de tout, il ne m'est donné d'atteindre à aucune vérité réellement digne de ce nom, je m'y refuse : je suis fait pour posséder la vérité, puisque je me sens fait pour l'aimer, et il n'y aurait pas de devoirs s'il était impossible de la connaître.

Rien n'est plus opposé au bon sens que cet esprit de dispute et d'arguties qui subtilise à l'infini sur les choses. Toutefois, il importe ici de ne se donner point le change ; et mieux vaudrait condescendre à honorer un sophisme d'une attention trop sérieuse en le réfutant, que de courir le risque d'en faire trop peu de cas : d'autant qu'après avoir solidement réfuté quelque sophisme, il n'est pas rare qu'au lieu d'y voir quelque chose de si puénil, nous lui trouvions au contraire quelque chose de spécieux, qui désormais n'est plus à craindre.

En y pensant davantage, je trouve même qu'en général, à moins d'une évidente mauvaise foi dans les objections, ce que l'on n'a point à craindre avec soi-même, le dommage d'un peu de temps peut-être perdu ne saurait entrer en balance avec le profit peut-être résultant de l'explication claire d'une erreur; car il importe souvent, pour que la possession de la vérité soit assurée, de connaître bien les erreurs qu'on lui peut opposer, et non pas seulement que ce sont des erreurs, mais quelles sont ces erreurs, et comment elles ont eu le crédit de s'introduire dans l'esprit; autrement, ce qui les a rendues plausibles.

Une application immédiate de ces réflexions se présente: tout à l'heure quelques difficultés qu'il est intéressant de résoudre, et que j'ai d'abord repoussées comme vaines, m'auraient troublé un instant, si je ne m'en étais débarrassé prudemment par ce dédain affecté. Supposons qu'au moment de définir mon but, qui est de trouver une première vérité à l'égard de laquelle il me soit radicalement impossible de concevoir un doute (voilà que, conduit par l'observation que je fais à une autre du même genre, je m'interromps pour remarquer aussi qu'en effet, malgré ma bonne intention d'être circonspect, je n'avais peut-être pas suffisamment pesé ces paroles, que d'ailleurs je maintiens), supposons donc que je me fusse arrêté en me disant: « Il est bon, il est sage de restreindre sa tâche alors que l'on connaît d'autant moins ses ressources que l'on n'en a point fait usage, et de substituer tout d'abord à la recherche de la vérité la recherche moins ambitieuse d'une première vérité; mais il est bon aussi, il est nécessaire, quand on cherche, de savoir ce qu'on cherche; et qu'est-ce qu'une première vérité? Serait-ce la Vérité? En tout cas, qu'est-ce qu'une vérité? Si je suis en état de le dire tout

d'abord, la voilà cette première vérité, et c'en est une éminente qui termine ma recherche dès le début ; sinon, sachant ce que c'est qu'une vérité, car je ne m'aviserais pas que je l'ignore sans renoncer à l'espérance d'en trouver une, il y a cette bizarrerie que je le sais sans pouvoir le dire. » Que me fussé-je répondu ? Sans doute, après quelques moments de recueillement, ceci, à quoi il est utile que je fasse attention.

J'ai en moi l'idée très claire de la vérité : elle n'a point empêché, j'en conviens, que je n'aie varié dans mes jugements et que je ne sois tombé dans des erreurs ; mais c'était ma faute et non la sienne. Cette idée, sur laquelle j'avais formé à diverses époques des jugements divers aussi, n'a point changé, et outre qu'il me serait impossible de me défier d'elle, je me priverais en l'essayant de toute ressource pour continuer. Autre chose est d'avoir l'idée de la vérité, autre chose d'affirmer quoi que ce soit avec son aide. Heureusement que sa lumière est aussi éclatante, car ne le fût-elle pas autant que je le voudrais, il faudrait bien m'en contenter, à moins de pousser jusque-là l'espérance que de renvoyer la lumière à ce dont j'attends la lumière.

À présent je m'explique pourquoi, au moment que je commençais ma recherche, et surtout après en avoir déterminé l'objet, je rassemblais en un sentiment très confus deux sentiments contradictoires : celui de ma recherche comme facile, celui de cette même recherche comme difficile ; premièrement facile (et trop facile !) en ce que, d'une manière, cette inconnue que je cherchais je l'avais tout près de moi, en moi plutôt, en moi actuellement. Que cherché-je en effet ? Une première vérité ; et n'avais-je point celle-ci que j'en cherchais une ? Mais c'était là quelque chose d'aussi insignifiant que certain,

dès lors que je ne me tiens pas pour satisfait par une affirmation tellement restreinte qu'elle en est dérisoire.

Cependant, ramené à la question, qu'il me semble après tout n'avoir point quittée, je ne puis m'empêcher de trouver que je ressemble à ces gens dont les protestations m'ont fait souvent sourire, qui n'exécutent jamais ce qu'ils ont résolu, annonçant toujours qu'ils vont commencer : à force de le dire, on ne le fait pas.

Quoi ! Cet aveuglement dès ma première démarche ! Je continuais, je croyais continuer, et je n'avais pas commencé. J'avais négligé de remarquer ce flambeau sans lequel je ne peux faire un pas, et peut-être allais-je m'égarer au point de le chercher lui-même. C'est que je n'étais pas bien éveillé. Maintenant cette idée de la vérité, ainsi dégagée au milieu de toutes les autres, va m'éclairer, moi, étant sur mes gardes.

Réduisons ce discours, qui ne m'aura été utile qu'à m'en faire éviter de semblables, réduisons-le au regret de m'être trompé dans mes recherches précédentes et à l'espérance de réussir mieux dans celle-ci.

Parvenir, ai-je dit, à une vérité qu'il me soit impossible de révoquer en doute : il faut donc douter. Pour voir ce qui va rester inébranlable, il faut essayer de tout ébranler.

Mais si le doute est un moyen de se préparer à connaître, c'en est un aussi de se tromper : j'ai douté à tort quelquefois. Ici, prenons-y garde, le cas est bien différent : le cas présent forme une exception éminente. Je n'ai d'intérêt d'aucune sorte à rien me déguiser, et mon seul intérêt est de savoir, au contraire de toutes ces anciennes occasions où je reconnais franchement que, dans le conflit de mes intérêts, dont le plus réel voulait que je fusse éclairé au moment d'agir, et d'autres ne le

voulaient pas, il y en a toujours eu quelqu'un, le plus éloquent et pour ainsi dire le plus adroit, qui l'a emporté par surprise, et qui m'eût suffi après coup pour me rendre compte de mon erreur. J'avoue cela.

Il y a plus : je me rappelle qu'autrefois quand j'ai abordé à de certains moments la recherche du vrai avec le plus vif désir de le trouver, et que j'étendais au plus loin ma défiance sur mes opinions antérieures, alors même je m'appuyais sur quelque chose que je n'avais nullement pensé à prendre pour la matière de mon examen, et que par cela seul j'avais pris sans m'en apercevoir pour la règle de mes pensées. Cette fois cherchons par l'effort du doute poussé à l'extrême le juste point où il doit s'arrêter : où le doute me sera tout à fait impossible, il est évident que mon affirmation sera légitime.

Impossible, évident, légitime, que de rapports mal démêlés ! Mais tout retombé que je sois dans ces préambules dont j'entendais sortir, loin de me décourager pour voir ainsi s'augmenter les difficultés de ma tâche, je trouve que j'ai plutôt à m'en applaudir. Je cherche, je tâtonne. Je tâtonne et je le vois, qu'y a-t-il là de regrettable ? Faudrait-il pas attendre à me mettre en marche que j'eusse fait déjà la route entière ? Et ne puis-je chercher, sans l'avoir trouvé préalablement, ce que je n'aurais trouvé ainsi tout d'abord que sans l'avoir cherché ? Mais pour avoir trouvé de la sorte, que de grâces rendre à la fortune ! J'admets que l'on ne soit pas un inspiré, et que l'on ait trouvé quelque chose de mieux qu'une erreur que la précipitation et la prévention produisaient ensemble.

Et n'avançons pas légèrement ce mot impossible. Au moins, aurais-je à m'assurer que l'impossibilité de douter est chez moi naturelle, invincible, qu'elle n'est pas accidentelle ; qu'elle n'a pas lieu par la faute de mon esprit,

car si c'était par la faute de ma nature propre, adieu la connaissance. Sous ces réserves, rien ne me paraît plus légitime que d'affirmer, puisque dans ma supposition même, le doute m'étant impossible, il me serait impossible de faire autrement.

Pour ce qui serait de me plaire en quelque façon à ne me rendre pas à l'évidence, supposé que ceci fût possible, et il n'est pas que mes souvenirs étudiés à fond ne me fournissent quelques exemples d'une singularité si bizarre, ma sincérité m'interdit cette crainte. Ma sincérité est entière. Elle n'a point besoin d'autre garant qu'elle-même. Je sais bien que de ce que l'on se le dit, il n'est pas toujours sûr que cela soit : mais cette fois je me le dis, et cela est.

Soyons donc sincère avant tout ; et, saisissant l'occasion de l'être, osons mettre en lumière ce que je tremblais d'apercevoir : c'est que, s'il est évident qu'il est légitime d'affirmer où le doute n'est pas possible, il ne l'est pas autant qu'on ne puisse douter où le doute n'est pas légitime. Ce qu'on ne peut pas faire, ce qu'on ne doit pas faire, choses différentes : il est beau de les confondre, mais après les avoir distinguées.

Est-ce assez maintenant de vouloir d'une volonté ferme s'arracher à l'empire des préjugés, pour cesser d'y être soumis ? Se révolter n'est pas se délivrer.

Non, mais c'est le commencement de la délivrance. Et c'est à moi à porter la peine de ma mauvaise foi, à savoir accepter d'avance l'assujettissement à l'erreur comme la punition méritée par une sincérité hypocrite. Quelle situation plus avantageuse ! Il ne s'agit pas ici de pénétrer dans le cœur d'autrui : je n'ai qu'à regarder dans le mien, où pour savoir ce qui se passe, il me suffit de n'être pas résolu à l'ignorer. Mais combien j'avais rai-

son de remarquer ci-dessus l'avantage qui fait compensation à la difficulté de ma recherche ! Et combien j'ai à me féliciter de ce que dans une démarche aussi sérieuse, il se trouve qu'à un point de vue les chances d'erreur sont d'autant plus petites que son importance est plus grande !

Je suis donc comme un homme qui dors et qui veut m'éveiller ; je le veux, sauf à retomber dans la torpeur de mon sommeil. Je n'ai pas besoin de m'engager à obéir à la vérité ; je dis seulement : je veux savoir. Que la curiosité déjoue par ses ruses les ruses de la peur, si la vérité me faisait peur, et si je venais à essayer de m'abuser moi-même. M'abuser à plaisir, quand c'est la vérité que je cherche, cela est-il concevable ? Mais est-il concevable que j'aie insulté dans mes actions la vérité que je prétendais aimer dans mes discours ? Était-ce l'aimer que lui être infidèle ? Et la connaître que ne l'aimer pas ? Néanmoins je la connaissais à quelque degré, puisque j'étais coupable. Ici même, dans cette recherche commencée avec un sentiment si profond de sincérité, lequel à le prendre en général n'a pas subi d'altération, que m'est-il arrivé, non pas une fois, mais plusieurs ? Cette volonté générale d'être sincère a été bien près de faillir, et pour regarder en face certaines difficultés, j'ai eu besoin de m'aider de la satisfaction que je sentais à les avoir résolues. L'ordre, en effet, où je décris ces réflexions n'est pas simplement la suite de toutes les idées qui me viennent : autrement je réfléchirais à l'aventure.

Quelle contradiction est ceci ? Je médite, et je tâtonne. Sans doute : et l'un se corrige par l'autre : je ne puis pas réfléchir sans mettre quelque ordre dans mes réflexions, et, dans l'ignorance où je suis de ce que je cherche, je cherche à tâtons. Soit, mais prenons garde

que mes allées et venues ne me conduisent, après bien du chemin et de la fatigue, à une vérité à laquelle mon premier mouvement m'aurait porté tout droit, et que je n'aurais trouvée ni moins claire ni moins certaine par l'effet de mon préjugé ou de ma fantaisie : une vérité soi-disant.

Ainsi par paresse j'ai hâte de finir, par curiosité je veux poursuivre, par prudence je ne commence pas : [*Je dois commencer pourtant ; car, s'il est possible qu'en effet j'aie dès à présent à ma portée une ou plusieurs vérités, semblables par leurs caractères apparents à celle que je cherche ; et que je ne puisse obtenir pour aucune plus de clarté ou de certitude que je n'en crois trouver dans telle ou telle de mes affirmations ordinaires, encore ne sais-je pas cela certainement. Le moins que je puisse faire est de passer en revue ces apparentes vérités, celles-là notamment qu'on appelle évidentes, et de leur demander leurs titres de créance, sur lesquels j'ai pu me tromper faute d'un examen assez sévère. Si j'en ai accueilli qui présentent des titres vraiment indubitables, mais alors sans le savoir assez, et me subordonnant pour le croire à des motifs autres que moi-même et ma bonne foi engagée dans cette recherche, n'est-ce pas à moi maintenant à user de toutes mes ressources¹*] pour m'assurer qu'elles étaient fondées en raison ? C'est à moi à me surveiller moi-même, à m'empêcher de me tromper moi-même.

1. Cette partie entre crochets est de Charles Renouvier. Elle est en note dans son édition pour « combler une lacune » du manuscrit de Lequier. Cette notion de « lacune » ne nous est pas toujours apparue comme évidente ; nous préférons l'idée d'une pensée qui ne s'énonce plus. La progressive illisibilité du manuscrit en est, pour nous, une preuve.

SECONDE PARTIE¹

Prêt à faire cette revue, jetons un dernier coup d'œil en avant et en arrière.

Que va-t-il arriver? Je ne manquerai pas de dire de cette première vérité qui me semblera telle, qu'elle est évidente, et je n'aurai plus qu'à m'étonner de ce qu'elle n'ait pas ce caractère aux yeux de tous, si quelques-uns la méconnaissent. Remarquons l'embarras : il s'agit de distinguer l'évidence véritable de la fausse évidence ; un moyen aussi dangereux que commode serait de les distinguer seulement par ces noms : évidence véritable, fausse évidence, car il resterait à savoir si c'est à propos qu'on les donne. Il y a évidence, supposons ; c'est-à-dire évidence apparente, c'est-à-dire peut-être fausse évidence. Plus l'évidence est manifeste, si elle est véritable, plus elle est apparente, si elle est fausse. Voilà une réflexion qui suffirait à me mener loin dans la carrière du doute : mais il ne tient qu'à moi d'observer que toutes les fois que j'ai fait confusion entre l'une et l'autre, j'ai dû prendre pour de la bonne foi l'entraînement qui me portait à juger trop vite : un peu plus de scrupule, un sentiment plus vif de la difficulté que j'aperçois et que je signale m'eût obligé à plus d'attention et préservé de

1. Ms 268 f^o4, qui porte cette remarque : « Distinction de la R[aison] théorét[ique] et de la R[aison] prat[ique] souvent faite, mais jamais assez radicale. Ici se pose la question : la science est-elle ? Et : est-elle utile ? » Grenier précise que le ms a été écrit entre « le dimanche 15 décembre [1850] et la fin janvier 1851 ».

toute méprise. On n'est sûr, en effet, qu'il y a évidence que quand il y a mauvaise foi à douter; pour reconnaître qu'il y a évidence, il ne suffit pas de m'écrier avec une sorte de spontanéité: c'est évident; il faut, en quelque façon, me tenter moi-même à l'erreur, résister à la vérité, résister pour céder, et ne céder que pour éviter cette peine intérieure qui m'avertit que je vais me mentir si je vais me tromper.

J'accuse donc ma bonne foi passée d'avoir été mêlée d'une mauvaise foi imperceptible à mes yeux, ou plutôt, pour concilier tout, de n'avoir été, par la négligence que je mettais à chercher la vérité, que la bonne foi de l'inertie trop facile à surprendre, et non cette forte bonne foi, hardie et vigilante qui est ce que j'entends par la bonne foi dont je veux faire usage. Irai-je m'objecter que je suis intéressé à prendre les choses de ce biais, ayant plus de pouvoir sur ma sincérité, qui dépend de moi, que sur l'évidence, qui n'en dépend pas? J'avoue que j'y suis intéressé, de l'intérêt que j'ai à me croire capable de trouver quelque vérité certaine.

En résumé, je dois arrêter mon doute à l'évidence. Cette possibilité de douter qui, considérée en soi, paraît indéfinie, est enfermée dans de justes bornes par l'évidence. Et quand y a-t-il évidence? Quand il est impossible de douter avec bonne foi. Mais quand est-ce qu'il est impossible de douter avec bonne foi? Quand il y a évidence. Supposé que je connaisse qu'il y a évidence, par contre-coup je connais que je ne puis douter sans mauvaise foi: supposé que je connaisse qu'il y a mauvaise foi à douter, par contre-coup je connais qu'il y a évidence. Et je suppose toujours! Et je n'échappe, ce semble, à la nécessité de supposer l'une des deux choses qu'en les supposant toutes deux à la fois. Ceci mérite d'être éclairci.

Que si je ne supporte qu'avec impatience de contenir ma pensée dans ces généralités d'où sortent sans cesse des difficultés nouvelles, et s'il me semble que bon nombre de propositions se présenteraient à mon esprit, que je pourrais accueillir sans crainte, chacune à part, comme une première vérité évidente et incontestable, toutefois ces généralités ont cela d'utile qu'elles me rendent le danger plus visible, à cause que le prestige du cas particulier ne s'y rencontre pas : elles ne m'empêchent nullement, d'ailleurs, d'y recourir en désespoir de cause : et quand elles n'aboutiraient qu'à détruire les unes par les autres d'anciennes erreurs d'autant moins faciles à découvrir qu'elles m'avaient été plus familières, ce ne serait pas du temps perdu. Infécondes de soi, impuissantes à produire elles seules la première vérité que je cherche, elles auraient servi à dégager la voie que je dois suivre pour la trouver.

Il me semble donc, je le suppose, être parvenu à une vérité évidente ; j'essaie d'en douter sincèrement ; je ne puis malgré que j'en aie : j'affirme que c'est une vérité évidente d'une évidence réelle.

Certes, il est bien réellement évident, cette fois sans crainte de méprise, que si mon essai même n'est pas sincère, si c'est une feinte, je me joue moi-même. Il est donc sincère. Or, pour qu'il soit sincère, il faut que j'aie supposé sincèrement que je pusse douter, car que serait-ce que tenter sincèrement ce que l'on sait être impossible ? Mais supposer sincèrement que l'on puisse douter, c'est anticiper sur l'expérience du doute, c'est douter d'avance, c'est douter, douter sincèrement, réellement, ce qui implique qu'en effet il ne s'agissait point d'une vérité réellement évidente, au moins à mes yeux ; et il me reste à distinguer si ce mouvement de mon esprit

par lequel j'ai douté, s'est substitué à propos, et comment, et pourquoi, à celui par lequel j'étais porté à déclarer évident ce qui ne l'était pas, ou si la blâmable sincérité de ma tentative, justement punie par ses effets mêmes, ne m'a pas conduit à un doute involontaire, sincère, quoique sans fondement, et par ma faute, en quelque sorte, trop légitime, touchant quelque chose à l'égard de quoi le doute n'était pas légitime.

Réflexion décourageante ! Plus j'y pense, plus je vois là, non point une de ces subtilités qu'à bon droit l'on dédaigne, et l'on passe outre, mais une de ces difficultés dont le souvenir poursuit une difficulté sérieuse, invincible pour moi en ce moment.

Deux hommes disputent : tous les deux énoncent en termes également affirmatifs deux propositions contradictoires : chacun ne demande à l'autre, pour l'amener à son sentiment, que de se prêter pour quelques minutes à révoquer de bonne foi en doute la prétendue vérité qu'il trouve si évidente : chacun s'y refuse, et tous les deux sont conséquents. L'acquiescement à la demande contiendrait l'aveu qu'on ne trouve pas évident ce que l'on dit être évident. Loin que l'évidence se reconnaisse à ce signe qu'on ne peut douter d'elle, on reconnaît par elle que douter d'elle est impossible. Elle doit être elle-même son signe, et sans m'imaginer résoudre la difficulté que j'ai soulevée tout à l'heure, cette difficulté complexe qui, pour peu que je la sonde, me paraît en contenir tant d'autres et qui s'accroît avec l'attention que j'apporte à la considérer, cette difficulté de concevoir nettement en quoi consiste l'illusion ou la réalité d'une contre-épreuve de l'évidence, à la fois impossible et nécessaire à des points de vue différents, je reprendrai courage par ces réflexions : je cherche, voilà ma force et voilà ma fai-

blesse ; ma force, car je suis libre de toute erreur ; ma faiblesse, car je n'ai pas la vérité. Est-il donc besoin de tant d'efforts pour avoir présente cette idée, que je ne suis pas en possession de la première vérité que je cherche, et qu'il est naturel d'être moins éclairé par l'obscurité où je suis, que je ne le serai par sa lumière. Laissons-lui donc, laissons-lui quelques ténèbres à dissiper. Mais pousser la sincérité jusqu'à essayer de la mauvaise foi ; soupçonner de fausseté la vérité par respect pour elle ; n'écouter son appel que dans ses plaintes, et compter pour la reconnaître sur le regret de l'avoir méconnue, parce qu'il y a des biens que l'on sent mieux quand on les a perdus, c'est chercher la vérité par l'erreur ou par le mensonge. À l'égard de ce qui est évident, le doute sincère est un tort, le doute qui ne l'est pas est un tort plus grand ; et si l'on a toujours raison de reconnaître qu'on se l'est donné, il ne s'ensuit aucunement qu'on ait raison quelquefois de s'en rendre coupable. Au fond, quelle est ma crainte ? De prendre pour l'évidence véritable la fausse évidence, qui n'est fausse que pour revêtir le semblant de l'autre ; mais le péril est double : le péril de prendre la fausse pour la vraie se complique de celui de prendre la vraie pour la fausse, ou seulement de le craindre mal à propos, et ici la crainte d'une méprise est un tort si l'on n'en fait pas. Fions-nous donc à la lumière de la vérité que je verrai briller quand j'aurai banni de mon esprit et, s'il se peut, de ma mémoire les préjugés qui l'empêchaient de se montrer dans son pur éclat. Mon souci doit être, non d'y rien ajouter, mais d'écarter tout ce qui l'offusque.

L'unique moyen d'y réussir est de douter. Arrêté par l'impossibilité de douter avec bonne foi, je me garderai bien de la prendre pour l'évidence, d'arriver ainsi à l'évi-

dence par la voie de conclusion et de réduire l'évidence à une conséquence de cette impossibilité même. Cette impossibilité de douter sera seulement pour moi le signe avant-coureur de l'évidence. Je me serai heurté à la vérité dans les ténèbres où je l'aurai cherchée, et la lumière de la vérité m'apprendra plus parfaitement ce qu'est l'évidence et ce que c'était que ces ténèbres.

Aucune vérité ne se montre donc à moi en ce moment avec évidence ? Oserai-je le nier ? Mais oserai-je le dire ? Est-il quelque vérité, oui ou non, que j'aperçoive en ce moment avec évidence ? Je n'affirme pas, je ne nie pas, je ne doute pas dans le sens actif du mot ; je me questionne sur la portée de mes paroles. En disant oui, j'ai terminé, et si je ne suis pas arrêté par la crainte de me tromper dans une affirmation où ma sécurité serait entière, je le suis par la pensée qu'en terminant ici ma recherche je la rends inutile : je n'aurais cherché en effet que des vérités que dès longtemps je possédais ; il ne me manquerait plus que d'y ajouter une erreur en me persuadant, par le moyen des pensées que je me serais données, que ce fût là une découverte. Et jusqu'où n'irais-je pas de ce train ? En disant non, je m'engage beaucoup ; je m'engage ou à trouver mieux, ou à trouver pourquoi je ne peux trouver mieux. Que vais-je dire ? Que vais-je dire avec sincérité ? Avec une sincérité qui ne soit pas étudiée.

Je dirai qu'à l'égard de ces propositions très diverses que je pourrais dès à présent déclarer évidentes, aucune du moins ne m'apparaît marquée d'un caractère exclusif qui me soit un motif de la désigner la première par une préférence réfléchie, et que le nombre exact de ces propositions ne m'étant pas connu, non plus que le moyen de le connaître, je n'aurais pas, quand même j'en vou-

drais user, la ressource des enfants qui mis en demeure de choisir quelque chose entre plusieurs objets qui leur plaisent, choisissent de les prendre tous. Et rien n'est plus propre à me faire sentir combien il serait vain de me désigner une de ces propositions, soit générales, soit particulières, comme m'apportant la réponse à la question que je me suis faite.

Allons donc jusqu'au bout dans la voie où je suis engagé : ce n'est qu'à force de hardiesse que j'arriverai jusqu'à ce point où ce sera au tour de la prudence.

Qu'importent ces opinions, s'il en est ainsi, sur lesquelles je n'ai jamais varié et que j'ai tenues constamment pour vraies ? Ne seraient-ce point des erreurs auxquelles j'aurais été fidèle ? L'habitude pouvait faire la constance, et j'ai à me défier principalement du préjugé et de l'habitude. Par la précipitation à juger, je me jetais en aveugle au-devant de l'erreur, mais par la prévention je la cachai au-dedans de moi-même, et je ne voyais plus rien que par ses yeux : assurons-nous d'abord que ces préjugés toujours prêts à me montrer ce qu'ils veulent sous l'éclat d'une fausse lumière, ne pourront rien sur moi.

Jusqu'à présent, dans les embarras que la recherche me cause, j'ai repoussé, j'ai tenu dans l'ombre une difficulté qu'il est temps enfin d'examiner : formidable, et qui fera de tous mes efforts, tant que je ne l'aurai pas résolue, un jeu puéril s'il n'est pas indigne. Mais quand il suffit de ma bonne foi pour la résoudre, pourquoi ce trouble, ces hésitations, ces ambages ? Je dis que je ne demande que la lumière et je n'ose pas regarder.

Regardant en arrière, je vois au-dessus de ces opinions qui se succédaient dans mon esprit, quelque chose qui ne variait pas comme elles, qui me dominait alors même que pour un instant j'en avait secoué le joug, et

que je respectais d'un respect tout à la fois volontaire et involontaire si grand, qu'à la seule pensée de révoquer en doute ces principes, ces dogmes, ces croyances, même avec la certitude, quand j'aurais pu l'avoir (contradiction étrange ! Mais quel nœud compliqué ne forment pas ces sentiments profonds et divers !), oui, même avec la certitude que ce doute passer n'eût abouti qu'à m'en convaincre davantage, j'aurais éprouvé pour douter une peine mêlée d'épouvante et de honte.

Serait-ce que la vérité que je croyais connaître m'était plus chère que la vérité en soi, la vérité que je voulais savoir, la vérité hardiment, sincèrement cherchée, la vérité quelle qu'elle fût ? Sans doute ce que je cherchais était plutôt spéculatif et d'un rapport plus éloigné avec mes actions ; mais si l'idée de suspendre dans une longue et incertaine attente tout mon être moral m'était insupportable, ne pouvais-je donc faire de mes croyances une abdication seulement conditionnelle ? La répugnance qui m'en empêchait n'avait-elle point pour cause la crainte que la vérité cherchée avec indépendance n'eût à revoir dans mes convictions ? Et je conservais mes convictions, sauf à chercher la vérité sans parti pris, disais-je, avec indépendance ; si je pouvais accorder d'une manière plus solide que par un artifice du discours deux choses réellement incompatibles : chercher sans parti pris, et chercher sans courir le risque de rien changer à mes convictions. J'affrontais le danger sans crainte du danger, ayant supprimé le danger, à peu près comme quelqu'un qui aurait ouï parler de ce trouble que l'on éprouve à marcher au bord d'un abîme, et qui pour en faire l'expérience marcherait dans une grande route en supposant un précipice à ses côtés : il manquerait quelque chose à son expérience : le précipice et le vertige.

Il est donc possible, portons le respect pour la vérité jusqu'à le reconnaître, je dois admettre qu'il est possible, car je ne sais pas à présent ce que je saurai plus tard, je dis qu'à la rigueur il est possible que la science réprouve quelques-unes au moins de mes croyances les plus fermes. Une foi anticipée en l'accord de l'une et des autres peut entrer dans ces croyances mêmes ; mais avec cette réserve la science assujettie est abaissée, et ce n'est plus la science : la science commence à soi. Pour être indépendante, ma recherche exige que j'y subordonne tout : point de faux-fuyant, point de porte de derrière.

C'est en vain que j'espérerais me tirer d'embarras en me fondant sur une prétendue séparation des domaines respectifs de la croyance et de la science : tant que je ne sais pas par la science qu'il n'est aucun rapport entre elles, ou que du moins ce rapport est tel par la nature des choses, et par bonheur aussi, que mon attachement opiniâtre à mes convictions les plus anciennes et les plus fortes ne peut nuire à la liberté de ma pensée, ni porter d'atteinte directe ou indirecte à l'intégrité, à la certitude, à l'absolue suprématie de cette première vérité qui ne relève d'aucune autre, et qui sera le commencement de la science ou, à elle seule, la science entière ; tant que je ne saurai pas cela, je devrai admettre que la science pourra me montrer dans mes croyances passées autant d'opinions rendues pour moi plus ou moins plausibles par un ensemble de conditions et de circonstances : opinions qu'après avoir révoquées en doute pour assurer l'indépendance de ma recherche j'aurai peut-être à réputer fausses quand je l'aurai finie : de telle sorte que la certitude maintenant acquise qu'elles étaient ou qu'elles n'étaient pas des erreurs n'aura été obtenue qu'au prix de soupçonner d'abord que ce pouvaient en être.

Il faut donc soupçonner d'abord que mes croyances les plus vénérées ne sont peut-être que des erreurs : des erreurs touchantes, généreuses, mais des erreurs ? Il faut le soupçonner, il faut le croire possible. Quelle parole ! Et quelle action ! Toutefois, par la crainte d'ébranler mes croyances, qui n'a quelque fondement que si l'objet en est chimérique, je ne dois pas, ce semble, renoncer à la chance de les affermir si l'objet en est véritable ? Mais s'il y a contradiction entre la science et la croyance ? J'aviserais, je verrais : je sacrifierais l'une à l'autre. Laquelle des deux ? J'en suis le maître : peut-être la science ; je dirai peut-être à ma raison : tu dis vrai, mais je ne veux pas t'entendre ; ne l'ai-je pas dit souvent ? Ou plutôt je dirai à ma raison : tu dis vrai et je le vois, mais je ne te crois pas, et m'aidant de ne te croire pas pour m'empêcher de voir que mon cœur me trompe, je trouve que tu as tort et que c'est mon cœur qui a raison. Je préfère la sagesse de mon cœur, qui m'élève et me satisfait, à ta lumière qui ne me montre que mon abaissement et mon désespoir. Quand tu affirmes que ce qu'il affirme est évidemment faux, pourquoi te croirais-je puisqu'il affirme que ce que tu affirmes est faussement évident¹ ?

Mais il serait mieux que ma raison et mon cœur eussent raison ensemble. Que sont-ils d'ailleurs, ainsi séparés, sinon des mots quasi dénués de sens ? Ce ne serait pas de la bonne foi, ce ne serait pas la foi de mon cœur, cette foi subsistant de ténèbres, cette foi intéressée pour subsister à se cacher de ma raison ; ce ne serait pas ma raison, cette soi-disant raison impuissante à se faire écou-

1. Ailleurs (*O.C.*, p. 360) Lequier écrit : « J'avoue que me décider pour la croyance (si elle est répudiée par l'intelligence), me paraît un triste parti et *une bien humiliante misère.* »

ter de mon cœur. Hé quoi ! Ne veux-je pas sortir de ce sommeil, dépouiller le vieil homme ? Je le veux. Je veux ressusciter et j'hésite à mourir ! On dirait que je ne peux, sans devenir sacrilège, immoler le vieil homme avec ses erreurs. Mais si j'avais la vérité, qui est la vie de l'intelligence, quel dédain je ferais de la folie d'entreprendre de la chercher ! Je la cherche, donc elle me manque. Je ne connaissais pas la vérité, cette vérité qu'on ne cherche plus quand une fois on la possède, je ne la connaissais pas, je le sens à mon désir ardent de pouvoir me dire : je sais véritablement quelque chose, je sais ce que c'est que savoir, je le sais désormais pour toujours, je le sais sans erreur possible, je le sais de toute la certitude avec laquelle je sais que j'existe, comme je sais que je pense ceci ou cela en ce moment. Serait-ce donc là seulement tout ce que je peux savoir ?

Comme si la vérité elle-même venait à mon secours en face d'un péril que j'hésite par respect pour elle à braver pour l'amour d'elle, il semble qu'elle m'inspire, dans ma frayeur de l'offenser, une ruse innocente.

Rassemblons, formons-en un faisceau ces vérités que mon cœur vénère et que j'ai mêlées certainement de quelques erreurs : quelles erreurs ? Des erreurs inconnues ; et adorons sous le nom de la Vérité ce qui est vrai dans ce mélange ; ensevelissons leur mémoire dans les ténèbres lumineuses de ce nom si beau et si sacré (ne l'est-il pas assez pour nommer ce que j'adore : n'est-ce pas un nom digne de Dieu même ?) : à la lumière dont la science le fera resplendir, je reconnâtrai plus pures encore celles que je n'aurais pas méconnues sans crime. Ô combat de sentiments inexprimables !

Éclairez-moi, flambeau intérieur, flambeau indéfectible dont nulle tempête n'agite la flamme, idée sans égale,

idée que rien n'altère, ni le temps qui change toutes les autres, ni l'orgueil de l'étude à qui vous montrez qu'il se confond lui-même, ni le remords qui s'irrite à essayer de vous éteindre ; idée de la vérité qui n'êtes que son reflet, mais son reflet sauveur, restez avec moi, ne m'abandonnez pas dans ce désert de ténèbres où je suis perdu ! Vérité ! Vérité que j'appelle, viendrez-vous ? Si vous êtes quelque chose qu'on peut prier et qui peut nous entendre, aidez-moi, vous que je forçais à m'aider jusque dans mes fautes ; aidez-moi, non pour le mal, mais pour le bien ; n'allez pas me refuser votre aide quand je n'aspire à savoir que pour savoir comment arriver à bien faire.

Qu'ai-je fait ? Je doute. Un doute général dont rien n'est excepté m'enferme. Comment en sortir ? Quelle ressource ? Le doute. Le doute m'enferme. Je ne trouverai que par le doute cette connaissance nouvelle, nouvelle, je ne dis pas dans sa matière, mais dans sa forme, dans la perfection de sa forme ; nouvelle, entendons-le : entendons-le bien ; je ne l'entends pas ! Tâchons donc de l'entendre : nouvelle, incomparable. Trouver dans le doute universel, à l'aide du doute universel, la certitude : voilà le problème. J'en suis réduit à faire ce miracle d'adresse de l'y trouver, et cela sans miracle ! Gardons-nous des miracles, et par-dessus tout du miracle de ma foi passée : car je ne pourrai trop m'étonner, dès que je serai en possession de cette première vérité, qu'il ait été en mon pouvoir d'empêcher qu'une connaissance si simple et si évidente n'ait été le premier acte, le premier regard de mon intelligence en exercice. Assurément, quel qu'il soit, le miracle de mon adresse n'aura pas à surpasser le miracle de mon espérance. Quelle angoisse est la mienne ! Voyons, je ne me trompe pas où serait mon erreur si je n'affirme rien ?

Je n'affirme rien, c'est vrai ; mais est-il bien vrai que je doute de tout ? Ne suis-je pas assis à cette table, une plume à la main ? Ne voilà-t-il pas un arbre dont le vent d'hiver agite les branches, et à ses pieds la mer qui roule ses flots sur le rivage ? D'ici j'en entends les grondements, pareils à la voix adoucie du tonnerre. On dirait qu'elle répète sans fin la même parole : comme un homme qui, navré de regrets pour une faute qu'il a faite, s'échappe en soupirs et en exclamations toujours semblables et toujours différents, de qui l'étonnement va s'augmentant sans cesse ; et il n'en peut pas revenir, tant son erreur fut grande ! Suis-je cet homme qui me trompe et cet homme qui le comprendra ? Quelle serait donc ma faute, à moi qui cherche la vérité de si bonne foi ? Je doute, dis-je ; mais puis-je douter de l'existence de ce monde présent à tous mes sens, dont je subis l'action et qui subit la mienne, à qui je résiste et qui me résiste en tant de manières ? Il est vrai qu'il vient une heure où je me persuade de l'existence de mille choses sans réalité : que je regarde la mer éclairée par le soleil, ou que je me promène dans des forêts, ou que je m'entretiens avec quelqu'un, et cependant je suis dans les ténèbres, immobile et endormi. Par quoi suis-je assuré que je ne dors pas en ce moment ? Ce n'est pas par la vivacité de mes sensations, quelquefois plus vives dans mon sommeil où j'y suis livré tout entier, que dans la veille où j'en suis distrait. J'aimerais mieux dire que c'est par la liaison de mes idées, dont j'ai la conscience distincte et continue, parce que j'aime mieux croire que ma pensée est en faute quand je dors que non pas ma mémoire étant éveillé. Non, je ne dors pas de ce sommeil où ma pensée ne m'appartient plus, puisque je la retiens présentement sur toutes ses pentes. Mais une réflexion me frappe et j'y veux m'arrêter un peu.

Que de fois, en écoutant une personne qui me parlait, je m'appliquais à lire ce discours qui s'écrit sur le visage pendant que la bouche en prononce un autre et qui dément celui-ci, quand il ne le confirme pas ! Mes yeux, tantôt fixés sur les siens, et tantôt détournés pour les surprendre ensuite, attentif à la succession de ces ombres et de ces lumières, à cet accent des paroles qui est la physionomie de la parole, où l'artifice n'impose que par une habileté consommée, à ces gestes, à ces légers mouvements par lesquels le corps cherche à se mettre sous les lois de la pensée, je me prêtais en les aidant, mais en les surveillant, aux tentatives de cette pensée étrangère pressée d'arriver jusqu'à moi, ingénue ou artificieuse, par le moyen de tous ces signes que je savais pouvoir être trompeurs, en dépit de leur concordance. Je sentais que, fussé-je plein de foi en cette personne supposée pleine de sincérité, il était hors de son pouvoir de transporter en moi ce qui était en elle ; que le moyen qui nous sert à communiquer atteste l'intervalle qui nous sépare, et que l'effort égal de deux cœurs qui se cherchent, tout puissant qu'il est, pour le franchir ne le détruit pas. Et j'avais un instant l'idée de ce que c'est que la solitude.

De ce monde qui m'environne et dont l'existence se mêle à la mienne, je suis séparé aussi, séparé profondément, et quand je dis qu'il est, je ne sais ce qu'il est, et de là qu'il m'est extérieur je ne sais même pas s'il est, au moins par une intuition directe et immédiate. Je sens ce qui est en moi, non ce qui est dehors, et quand je vois, des yeux ou de l'esprit, je ne sens jamais que mon impression, et ne contemple que ma pensée. Ce pourrait donc être un songe continu, que ce monde avec ses alternatives de jour et de nuit, ses mouvements, son bruit, ses